

ahmed
kalouaz

J'ARRIVAIS

PAS

À

DORMIR



LE MOT ET LE RESTE

AHMED KALOUAZ

J'ARRIVAIS PAS À DORMIR

LE MOT ET LE RESTE

2018

J'ARRIVAIS PAS À DORMIR

Pas plus que les nuits d'avant, je n'arrivais à dormir. Acharnée depuis des mois, une foule criarde gronde dans ma tête, houle arrivant du large avec son balancement qui dérègle l'horloge. Comme le dit une chanson ancienne, le roulis m'emporte sur son dos dès que je rentre de mes vies errantes. Rien de lointain pourtant, un sac posé chez deux ou trois amis, comme moi adeptes de l'onde et princes de l'insomnie, avec qui ont refait le monde dans le boucan d'une arrière-salle de bar où un guitariste le refait à sa façon. Quand j'en ai assez de m'égosiller, de parler en poésie à des oreilles vides, je reprends la route des montagnes, cœur en chamade vers mon refuge de Viellevie. En ce début de mois d'octobre, le brouillard ne flotte pas encore sur les berges du Lot, à peine quelques volutes de brume qui dansent. Lorsque la lumière du jour est là, j'ai toujours cette impression qu'un peintre passe des heures à brosser le décor, à mettre une touche de roux sur les arbres, un brin de vert sur les talus. Un artiste que rien ne tourmente, et qui le soir venu s'efface. Aux portes de l'aube, lorsque j'arrive chez moi, c'est souvent le grand vide, et dans l'air, une impression de nuages qui traversent les pièces, avec des voix qui s'y accrochent. Les nuées se balancent et je tends vers elles ma bouche d'assoiffé. Au matin quand je suis dehors, je ne regarde ni le ciel ni les

oiseaux qui filent au-delà de la cime des arbres. Terre à terre, les pieds sur terre c'est mon voyage, jamais dans la lune. Les nuits où elle est pleine, et que je suis en mal de sommeil, j'attrape quelques bombes de peinture, l'attirail du baladin ambulante. Clandestin je m'installe au pied des grands murs à la courbe d'un virage, pour écrire un poème sur la pile d'un pont. J'ai rêvé du viaduc, mais c'est si haut, il faudrait être peintre oiseau, aigle ou milan. J'y songe pourtant comme d'un jardin à redessiner un jour avec des paroles ailées. Il suffirait de prendre un peu de temps pour crayonner les haubans couleur de rose ou de bleuet.

Millau c'est haut, pareil aux falaises d'où s'élancent les intrépides qui n'ont pas le vertige. Quand je suis au pied du mur, j'ai en poche une phrase qui m'étreint, me guide. En trois jets, je la lâche sur le béton.

« *La vie, c'est chaque jour un peu d'oubli.* »

Plus loin, une autre vient me prendre, réclame du noir, jamais de blanc, de couleurs ternes. Je la fais patienter, elle s'égare et revient se coucher sous les jets multicolores.

« *Aime, et ne sors pas de table.* »

Quelques mots avec des airs de fable, trois paroles à méditer que des passants curieux et indulgents prennent en photo. À la dernière touche, satisfait je rentre avec l'idée d'aller enfin me reposer. Mais pas plus que la veille je n'arrive à dormir car d'autres mots viennent m'assaillir. Je les retrouve couchés sur le seuil de ma porte, attendant patiemment que viennent leur tour.

Quand le vent descend des Causses, il y a toujours une parole plus hardie. Audacieuse, elle s'avance, et ose frapper au carreau, s'installer là comme une promesse, au cas où

j'aurais besoin d'aide. Lorsque je reviens de ma cavalcade nocturne je m'allonge sur le lit et j'attends qu'aborde aussi à la fenêtre le sourire de ma belle. Sa voix savoureuse pourrait se réfugier, se blottir dans mon épaule et me raconter nos faux ou nos vrais souvenirs. Un de ceux dont je garde mémoire dans l'inventaire des belles choses. Je choisis selon l'envie, une promenade jusqu'au Mas Ruas, ou un après-midi de juillet main dans la main sous les arcades de la bastide de Sauveterre. Marchande de douceurs elle apporterait sur ses lèvres les épices et le miel, les mondes qui s'ouvriraient dans ses bras. Elle viendrait pour adoucir une peine, parler d'hier, d'un autre temps, de l'espérance. Je me dis qu'un soir peut-être elle apparaîtra, toutes voiles affalées, touchant au port. Nous serions au printemps à nouveau, au bord des lumières basses et des rideaux tirés. Mon arsenal rangé, les mots rien que pour elle, promenés sur sa peau à la langue et au doigt. Derrière les rideaux tirés, aller jusqu'au sommeil, en rêvant de murs couverts de lierre.

LA PETITE BOUTEILLE DU DIMANCHE

Sur une ardoise, tracés à la craie d'une main appliquée, des mots qui invitent à s'asseoir autour d'une table. « *Menu de la petite bouteille du dimanche.* » Juste au-dessous, le plat du jour, modeste mais prometteur. En lisant ces quelques lignes, on pense à des forêts aux derniers reflets cuivrés, lorsque septembre abandonne sa palette à l'autre saison qui approche. Un feu de bois crépite dans la cheminée, et les mains ridées d'une femme s'activent dans une cuisine où volettent encore des mouches. Le temps comme arrêté alors que sur les coteaux une brume vient de l'Ouest, remontant le canal du Midi. En se pressant à petits pas d'un bout à l'autre de la pièce, elle pense au moment où les visiteurs arriveront, après une longue route dont elle imagine vaguement les contours. Le grand-père aimait, bien déjà, recevoir ses visiteurs par cette marque d'attention. Une bouteille achetée à l'abbaye de Valmagne à trois pas de la maison, un jour de sortie dans la campagne proche de l'étang. Sur l'ardoise à l'époque, c'est lui qui indiquait le menu du jour.

Prise par ses préparatifs, elle a toujours peur que les convives n'arrivent pas, avec ces routes dangereuses et ces gens qui conduisent mal. Elle ne va jamais très loin avec sa voiture électrique, à peine jusqu'au village où elle vient surtout prendre des nouvelles du pays, avant celle du monde. À l'épicerie défraîchie que tient une dame de son âge, elle parle aux uns et aux autres, aux clients qui comme elle ont vieilli, aux adultes qu'elle a connus enfants. Aux premiers vents froids, lorsque l'automne s'annonce, elle appréhende ce souffle déplaisant qui arrive de toutes les collines, de la

mer au-delà du bras de dune. Les plages, près de Sète, elle les a vues reculer, mangées par l'érosion qui a emporté aussi les quelques arpents de vigne qui tenaient là bon an mal an. De ces vendanges rieuses les hommes tiraient un autre vin, plus clair, plus léger, un vin de fête tout de même.

Elle s'empresse, ne sait pas si elle doit ouvrir la bouteille, ou attendre un peu, de peur qu'elle ne s'évente. Son mari le faisait bien, approchait son nez du goulot et quand il n'était pas certain de son jugement, il s'en servait un rien dans un verre. Quand le sourire étirait ses pommettes, la bouteille pouvait rester sur la table, digne d'être partagée par ceux qui allaient arriver d'un moment à l'autre. Il n'écoutait pas les arrogants qui affirmaient, péremptoires, que dans cette région de poissons et de coquillages il ne fallait boire que du blanc. Modeste, la petite bouteille du dimanche devait à ses yeux dormir sous un verre sombre, pour protéger la belle robe qui tourne à l'intérieur. Une robe de fête.

La vieille femme pense que ç'en est toujours une d'entendre les pneus d'une voiture crisser sur l'allée d'entrée avant les retrouvailles. Depuis que son époux n'est plus là, elle a trouvé refuge dans cette cuisine, et quand des invités s'annoncent, c'est jour de cérémonie et d'agape. Ailleurs elle n'est pas grand-chose, se considère inutile, pas à sa place, comme les femmes de son époque qui ne parlaient pas de livres ou de musique. Lorsqu'elles débarquaient dans une autre famille le jour du mariage, elles apportaient leurs mains, leur courage, un peu de renoncement. Et puis elles s'habituèrent.

Elle aussi a été conduite sur ces routes maritimes, à l'abbaye même, que l'on dit être une des plus belles de France. Elle se souvient de la première fois où elle a pénétré dans le cloître aux couleurs chaudes. Italiennes, disent les gens qui savent.

À présent, elle essaye de garder ces souvenirs dans sa vie, car il ne se passe plus rien depuis longtemps, à part aller et venir au jardin, cueillir les fleurs les plus fraîches à poser dans un vase qui ornera et parfamera le salon quelques jours. Après les grosses pluies d'orage elle ratisse les feuilles mortes sous les platanes, met à l'abri des sarments de vigne qu'elle garde pour les cheminées d'hiver. Elle rêve un peu, soulève un rideau, et souhaite que vienne vivement l'heure heureuse de la petite bouteille du dimanche.

LES POÈTES NE MEURENT JAMAIS

Un jour que je cheminai, dans les allées du cimetière marin de Sète, à la recherche de la tombe d'un poète qualifié d'immense, je suis attiré par une phrase gravée sur une plaque, dont les lettres sont ternies par le temps. « *Les poètes ne meurent jamais.* » Je la trouve d'abord désuète, à l'image de nombreuses épitaphes qui recouvrent les sépultures. Même prétentieuse et blessante pour les morts anonymes qui ne sont ni troubadours, ni poètes, ni bateleurs des mots. Mais quand mes yeux se lèvent pour voir qui mérite cette citation, je vois que le nom de celui qui repose là ne m'est pas inconnu. « *Trois petites notes de musique* » aiguillonnent aussitôt ma mémoire. Avant de m'approcher et de prendre le temps de lire, je jette un œil en contrebas du cimetière. La mer est grise, en colère, contraste avec la beauté calme de la veille où des amoureux allaient, profitant de l'horizon de bois flottés, de roseaux balancés par la brise au-delà de la plage de la Corniche, que chantait Brassens. Suppliant qu'on plante sur sa tombe un pin parasol de préférence.

L'homme qui dort à trois pas du lieu a tourné quelques films qui ont, comme dans la chanson « *plié boutique au creux du souvenir* ». Quelqu'un, comme d'autres, poètes ou non, que l'histoire a oublié. Son fait de gloire, ce fut à Cannes, un jour de mai 1961 quand il reçut la Palme pour un film où il était question d'une si longue absence.

Une si longue absence, ce titre correspond bien au ciel changeant du jour, aux odeurs nouvelles qu'apporte le vent, différentes de celles qu'il véhicule des mois durant. L'hiver est souvent un temps d'absence, une île où il faut tenir bon

contre les courants, s'amarrer pour ne pas dériver, laisser passer au loin le souffle rauque des tempêtes, le fracas de l'eau toujours recommencé. Dans un autre pays de cimetières marins, on les appelle mois noirs, et le halo des phares balaye les côtes pour que les hommes ne se perdent pas, ne s'évanouissent pas en d'autres longues séparations. Du film qui avait valu à Henri Colpi un moment d'éternité à Cannes alors que j'avais dix ans, j'ai retenu, pour l'avoir vu plus tard, quelques images, et surtout cette musique, entêtante sous la voix de Cora Vaucaire. Ces fameuses trois petites notes *qui nous reviennent en mémoire*, quand elle ne conserve que des fragments mis bout à bout, ceux qui feront l'histoire d'une vie. Posées comme des îles, une caresse, un quai, des nuits émues. Un réveil dans les voiles et le cri des mouettes, au bout d'un môle d'où sont partis des exilés à l'assaut d'une terre promise qu'ils voulaient pour pays.

L'absence qui vient, simplement en regardant une tasse de thé déposée sur une table, et les deux mains qui l'enserrent. Comme une offrande pour repousser le doute et l'habitude. Les poètes meurent peut-être et leurs paroles accompagnent les nuages. Leurs mots passent par grappes ou en paquets de mer. Pour retrouver la musique qui l'accompagne, je me promets de revoir le film et de lire quelques pages des *Cahiers* de l'illustre, qui repose à l'angle de la même allée du cimetière marin. Un banc est installé face à la tombe, sur lequel, au moment où je passe, un homme est assis, un livre ouvert à la main. Je me demande quel sentiment l'a guidé vers ce lieu à cette heure-là. Peut-être qu'il s'agit de sa promenade quotidienne, d'une envie de converser à voix haute, avec ceux qu'il pense encore vivants. À sa manière, il pense que les poètes ne meurent jamais, que l'on peut,

malgré les dalles de pierre ou de marbre, retrouver le goût d'un certain bonheur. Les lèvres sèches, taries par l'émotion et la crainte de mal faire, de mal lire à deux pas du maître qui hoche la tête, tout heureux de voir venir à lui, un brin de souvenir, comme dans la chanson de Colpi.

On ne dérange pas un lecteur à l'œuvre, et je m'écarte, repassant devant la tombe du cinéaste. Je tiens sous mes yeux un instant bref, l'équilibre fragile du temps qui va et des choses qui le tissent.

Cette fois le vent forçit, il va pleuvoir. En bas, sur la mer formée, des voyageurs s'éloignent vers la terre d'Afrique, colporter dans une autre langue, le bon usage des mots. Un refrain les accompagne. « *Trois petites notes de musique ont plié boutique, au creux du souvenir.* »